

<p>Objection à la foi « La liberté responsable est une illusion. »</p>

Lecture : Romains 8 :19-30

La liberté de l'homme, qui sert sa responsabilité et qui compte pour sa dignité en l'élevant au-dessus des animaux, est l'un des présupposés du message biblique. Lorsque la Bible dénonce la faute et met en relief la culpabilité, elle présuppose une liberté responsable. Lorsqu'elle appelle chacun à la décision, à la repentance, à la conversion, elle fait le même présupposé. Lorsqu'elle promet la communion avec Dieu à celui qui met sa foi en lui, et une part à la vie éternelle, elle présuppose une liberté qui fait de l'homme une créature d'une autre sorte que les êtres purement temporels que sont les bêtes ou les êtres inanimés. La liberté est donc présupposée lorsque l'on aborde des thèmes tout à fait cardinaux de l'enseignement biblique.

Ce présupposé tout à fait fondamental, beaucoup autour de nous le mettent en doute. On objecte qu'il n'est pas établi, qu'il est même démenti par les recherches scientifiques les plus sérieuses sur l'être humain. Certes, tout le monde ne partage pas, ni au même degré, cette objection que la liberté, au sens de responsabilité, n'est qu'une illusion. En général, dans les églises et les secteurs spiritualistes de l'opinion publique, y compris dans les nouvelles spiritualités, bien des personnes ne sont pas prêtes à nier l'idée de liberté responsable. Mais bon nombre de ceux qui nous entourent affirment qu'en réalité nos actes humains sont prédéterminés par des facteurs qui jouent comme des mécanismes plus ou moins subtils. La plupart de ces mécanismes sont inconscients. Lorsqu'on les a découverts, l'illusion de la liberté et de la responsabilité humaines se dissipe.

1. Les remises en cause de la liberté responsable

La tradition matérialiste

La forme extrême de cette objection se trouve du côté du matérialisme vulgaire, mécaniste, qui est une vieille tradition, dont certaines des versions les plus massives se sont développées au 18^e siècle. Parmi les philosophes qui ont soutenu une telle position, on peut mentionner Julien de la Mettrie, qui a écrit en 1748 un ouvrage intitulé : « L'homme machine ». Le titre est très éloquent, et résume à lui seul l'orientation de la pensée : tout se résout en relations causales comme celles que découvre le physicien lorsqu'il étudie n'importe quel phénomène de la nature.

Le behaviorisme

Aujourd'hui, l'école scientifique qui prolonge avec le plus d'efficacité la tradition de ce matérialisme est l'école psychologique que l'on appelle « behavioriste ». Le terme vient du mot anglais « behavior », qui signifie la conduite, le comportement. Le behaviorisme est une école de psychologie qui pose comme principe qu'il n'y a que des comportements à observer, que l'on peut les étudier comme toute autre réalité physique, et qu'en eux se vérifient très régulièrement les lois de causalité (tel effet est produit par telle cause). La figure du behaviorisme contemporain est un psychologue américain : B.F. Skinner. L'un de ses livres porte un titre très significatif : « Au-delà de la liberté et de la dignité ». C'est une attaque consciente, délibérée, contre la liberté humaine et la dignité qui seraient propres à l'homme. Le behaviorisme utilise les découvertes qu'avait faites le savant soviétique Pavlov, resté célèbre par ses expériences sur les chiens : le réflexe conditionné

gouverne le comportement des animaux et des hommes. On a pu, à cet égard, opposer à la formule admirative d'un Shakespeare sur l'homme : « How like a god ! » (« si semblable à un dieu ») à celle qui résume la vision d'un Pavlov : « How like a dog » (« si semblable à un chien ») ! Cette forme extrême s'arme souvent de biologie, en plus des expériences behavioristes. Une frange qui accompagne le behaviorisme est le courant qui cherche à expliquer tout le comportement des hommes par leurs hormones, par exemple : tout est déterminé biologiquement dans le comportement des hommes.

La psychanalyse

Cette opinion s'est renforcée, au 20^e siècle, tout en se nuanciant, grâce à l'apport des sciences humaines, et par des systèmes de pensée qui se sont servis des sciences humaines comme tremplins. Il me semble indéniable que la psychanalyse, fondée par Freud, a joué un rôle assez important pour suggérer que le comportement humain, alors qu'il se croit libre, est finalement la résultante de mécanismes qui jouent dans l'inconscient. Certes, ces mécanismes sont interprétés, il ne s'agit pas de la « mécanique » simpliste des modèles anciens, toute une part de symbolisme est en jeu, qu'il faut décrypter. Mais Freud lui-même est resté déterministe jusqu'au bout, persuadé que le comportement humain pouvait être expliqué entièrement par le jeu des pulsions qui s'affrontent et se combinent. On a pu dire que le propre du freudisme est d'avoir adopté un point de vue « économique » pour l'interprétation de la vie psychique inconsciente, en ne considérant pas simplement des significations, mais des quantités d'énergie qui s'investissent (mot typique de la psychanalyse : on dit que la libido s'investit inconsciemment dans tel objet, et c'est ce qui détermine ensuite la conduite). Pour Freud, une science analytique achevée pourrait expliquer tout le comportement de l'homme. Elle devrait permettre de montrer comment il était inévitable que l'individu fasse effectivement ce qu'il a fait, étant données les pulsions qui se trouvaient dans son inconscient, et la manière dont elles réagissent les unes avec les autres. La connaissance des mécanismes de l'inconscient, surtout dans la version freudienne, a certainement contribué à donner à nombre de nos contemporains, l'impression que les comportements sont, en réalité, le produit de facteurs qui échappent au contrôle conscient de la personne, de telle sorte que sa liberté n'est plus rien. On a appelé Freud, ainsi que Nietzsche et Marx, les « maîtres du soupçon » : ils ont accrédité scientifiquement le soupçon quant aux contenus de conscience auquel on faisait jusque là confiance. « Je crois que je fais une chose pour telle raison » : c'est mon contenu de conscience. Mais ces trois hommes ont montré aux modernes que ce contenu de conscience est en réalité une mystification : en réalité, si j'ai agi, c'est parce que des mécanismes dont je ne me rendais pas compte, jouaient par-dessous.

Le marxisme

Marx a travaillé davantage en philosophe et en idéologue que Freud. Il a bien plus extrapolé que Freud, et a construit un système plus global. Mais il est parti, lui aussi, d'un support de sciences humaines : il a travaillé à partir de la sociologie et de l'économie, et à pensé avoir découvert les mécanismes qui expliquent les comportements humains. La conscience qu'ont les hommes, et par laquelle ils croient se guider, est en réalité déterminée : elle n'est qu'un « épiphénomène », selon l'expression marxiste. Elle est quelque chose de superficiel qui se surajoute, alors que « l'infrastructure » (ce qui décide vraiment des comportements) est constituée par les relations de production au niveau très concret de l'économie : de l'homme transformant le monde et des classes qui se constituent selon le rapport aux moyens de production. De même que pour Freud, l'homme est mystifié quand il croit savoir pourquoi il agit, pour Marx l'homme est mystifié – le bourgeois en particulier – parce qu'il est déterminé par sa « conscience de classe » qui reflète le jeu des intérêts économiques de classe liés aux relations de production. Il y a un soupçon projeté sur les contenus de conscience.

La sociologie

La sociologie, dans ses diverses écoles, a elle aussi accrédité l'idée que les hommes sont mus dans leurs comportements quotidiens, non par les raisons qui s'affichent dans leur conscience (en général ce sont de pseudo-raisons, une couverture en quelque sorte), mais par des mécanismes dont on peut découvrir les lois. La sociologie cherche précisément quelles lois sont en cause dans les rapports entre les hommes, et découvre que l'on peut faire des corrélations qui sont stables et constantes, entre telle situation et telle façon dont l'opinion publique va réagir. L'usage même des statistiques, qui est devenu tellement courant, présuppose ce conditionnement considérable des idées ou des opinions que les gens croient adopter librement. Tout le système des sondages se fonde sur l'existence de mécanismes qui sont communs à tous, qui jouent dans la réalité sociale, et qui commandent le choix des opinions personnelles : ainsi ce choix n'est pas vraiment libre et responsable. Si en interrogeant 1000 français on peut prédire le résultat de la consultation électorale de 25 millions d'électeurs, c'est qu'en réalité 1000 suffisent à discerner les facteurs qui jouent dans la masse, et que l'on peut prédire que la masse va effectivement se porter vers tel choix plutôt que vers tel autre. Si chacun était purement libre de choisir, le résultat pour les 1000 ne voudrait rien dire pour les autres ! Si le résultat sur 1000 indique ce que peut être celui sur 25 millions, c'est que des lois sont en jeu, dont les individus ne sont pas conscients.

Le climat général

Au-delà de l'influence des sciences humaines, on peut dire que le climat général autour de nous est fortement influencé par la thèse qui nie la liberté au sens propre de liberté responsable. C'est ce qui se voit dans l'attitude à l'égard de la délinquance. L'idée même que le criminel mérite un châtement n'est plus acceptée facilement, et paraît contestable à beaucoup d'esprits. Pourquoi ? Parce que, dit-on, si le criminel a fait ce qu'il a fait, ce n'est pas vraiment de sa faute ; il n'y a pas lieu de lui imputer un blâme moral, parce qu'il ne pouvait pas faire autrement : il était l'expression du jeu de forces sociales qui l'ont fatalement incliné à commettre les actes qu'il a commis. Si ce type de position n'est défendu que par un groupe minoritaire, la réaction en face du criminel est souvent de cet ordre : c'est la société, avec les forces sociales en jeu qui est en cause. Il existe des variantes, avec la recherche de causes directes biologiques (le « chromosome du crime »), mais en général c'est plutôt la sociologie qui est invoquée. Je me rappelle avoir entendu un éditorialiste sur une radio : en parlant de la communauté immigrée et de ses conditions de vie, il affirmait que ses membres ont droit à un « supplément de délinquance » ! Il ne mesurait certainement pas la portée de ses propos en parlant de « droit à la délinquance » mais il exprimait l'idée que la délinquance est liée à des causalités sociologiques.

L'attitude quant aux mœurs, la façon de considérer une sexualité déviante par exemple, est aussi marquée par cette manière de voir. L'homme apparaît comme conditionné, et du même coup comme non responsable des actes qu'il a posés. Le contraste avec le point de vue biblique est assez saisissant. C'est pourquoi on peut parler d'objection à notre foi chrétienne et biblique.

2. La force de cette objection

Quelle est la force de cette objection à notre foi ?

Un privilège de méthode

Le point de vue que nous venons de décrire peut d'abord revendiquer un privilège de méthode. Il est plus sobre de ne pas s'encombrer d'hypothèses arbitraires au départ, qui mettent les comportements humains à part, et posent l'existence de quelque chose qui s'appelle la liberté humaine, et qui n'est pas touché par le réseau des mécanismes selon lesquels nous expliquons le reste. C'est plus sobre, et plus honnête, de ne pas « protéger » cette prétendue liberté et responsabilité de l'homme, en la mettant dans une case à part. Le comportement humain fait partie de l'ensemble des phénomènes observables. Il est un objet parmi beaucoup. Il est normal de l'étudier comme on étudie le reste, et de chercher à découvrir les rapports de causalité qui

peuvent lier les données. On peut préciser en disant que ceux qui invoquent ce type de comportement (en particulier la psychanalyse de type freudien) estiment que les résistances à leur thèse sont des refus d'humiliation. En fait, il est très humiliant pour l'homme qui croit savoir ce qu'il fait, de se faire annoncer qu'en réalité, il se conduit en fonction de pulsions enfouies dans son psychisme. Cela détrône l'homme. C'est une nouvelle révolution copernicienne : on l'a dit pour Darwin, on le dit aussi pour Freud. Ces grands hommes ont découvert que la liberté dont les hommes s'enorgueillissaient est, en réalité, du vide. Il est mû par les « choses d'en bas ». C'est humiliant, et cela crée de fortes oppositions. En faveur de leur thèse, il y a de que c'est le plus humble, le plus honnête : on ne place pas l'homme à part, sur un sommet, on l'étude comme n'importe quel autre être vivant.

La raison

Un second avantage de la position est qu'elle satisfait le vœu et la vocation de la raison, qui est d'instaurer la cohérence, de grouper le plus possible de faits et de phénomènes dans un même ensemble, en saisissant tous les liens de solidarité qu'ont tous ces phénomènes ensemble, sans faire de coupure radicale qui mettrait strictement à part l'une des réalités. Dans cette position, la réalité humaine est prise d'une seule pièce avec toute la réalité que l'on peut connaître, sans cassure ni brisure ; il n'y a pas de brèche dans le cercle des causes et des effets : toute cause a son effet, tout effet a sa cause. C'est ce que la raison cherche. Elle a vocation de « comprendre », de prendre les choses les unes avec les autres, pour les interpréter selon leurs liens de solidarité.

La fécondité

Un troisième avantage – c'est le grand argument ! – est la fécondité du traitement scientifique inspiré par cette optique matérialiste et déterministe. Lorsque ces sciences se développent, elles font apparaître, en gros et en détail, un conditionnement des actes humains dont les hommes, auparavant, n'avaient pas conscience, qu'ils n'imaginaient pas, mais qu'on ne peut pas nier lorsqu'on a suivi, quelque peu, le travail des chercheurs. Effectivement, les mécanismes sont présents ! On comprend des choses que l'on ne comprenait pas auparavant. Les sondages fonctionnent : il est bien vrai que, dans les groupes humains, les réactions suivent des lois que nous ferions parfois bien d'apprendre. Il existe des conflits, à propos desquels nous nous épuisons, mais que certains socio-psychologues expliquent très bien. Tout ce travail sur les comportements humains s'avère très fructueux ! On comprend des mécanismes que l'on attribuait autrefois au « tempérament » d'une personne. C'est aussi le grand prestige de la psychanalyse que de faire apparaître le sens de ce qui auparavant semblait absurde, arbitraire, comme pure liberté du sujet.

Les effets sociaux

On pourrait ajouter comme quatrième argument de cette position ses effets dans la vie sociale. Il permet plus de tolérance et de compréhension. Au lieu de punir et de réprimer, ou d'exclure, on a pu développer une attitude beaucoup plus positive, plus compassionnelle aussi. Ce fruit de tolérance plaide en faveur de cette optique.

3. Deux stratégies contestables

Il nous faut considérer, face à cette position, deux stratégies défensives mal adaptées et mal conçues.

Le rejet des études scientifiques

La première est celle du rejet en bloc de ces études scientifiques de l'homme et de son comportement. Certains seraient tentés de les considérer ainsi, puisque leur effet est d'éloigner de la vision biblique, de mettre en doute la culpabilité, et de vider la décision humaine de son sens.

On affirme alors que les chrétiens ne peuvent rien avoir à faire avec cela. Cette attitude existe, en tout cas à l'égard de la psychanalyse. Il existe aussi une méfiance à l'égard de toute approche scientifique du comportement humain. Dans nos milieux évangéliques, cela prendra le nom de la « défense de la foi », ou du « spirituel » par rapport à ce qui est rationnel ou intellectuel. En réalité, je pense qu'il faut dire que c'est un obscurantisme qui défend une vérité biblique que l'on sent menacée. Cet obscurantisme n'est pas exclusivement l'apanage des évangéliques : on le trouve aussi dans certains groupes marginaux, par exemple influencés par les spiritualités orientales, avec un refus du rationnel. Il y existe une vague d'irrationalisme, qui est puissante : des gens partent pour l'Orient et réagissent à l'Occident à cause de cet étouffement qu'ils éprouvent sous la pression d'une raison scientifique qui progresse, envahit tout, ne laisse rien de leur vie spirituelle, et démonte tout en termes de facteurs.

Je crois que cette réaction est mal conçue. Elle ne s'accorde pas du tout avec la Bible elle-même. On ne trouve pas la moindre amorce, dans l'Écriture, d'un rejet des sciences ou de l'approche rationnelle des faits. La Bible rejette la sagesse des sages de ce monde, que Dieu taxe de folie, à cause de son rejet du message de l'Évangile ; mais à cette sagesse, elle en oppose une autre, et propose un autre exercice de l'intelligence. Dans cette sagesse même, la Bible est prête à récupérer un certain nombre de données : Paul cite des penseurs grecs devant le conseil de l'Aréopage. L'attitude obscurantiste qui déprécie le rationnel ne se trouve nulle part dans la Bible. Si l'on fait le compte de tous les textes qui emploient les mots d'intelligence ou de pensée, on découvre que, contrairement au langage évangélique que l'on entend parfois, ce n'est jamais en mauvaise part que ces termes sont pris.

La réaction obscurantiste peut se comprendre : lorsque l'on n'a pas d'arme, et que l'on tient au message biblique, c'est une réaction de désespoir qui vaut mieux que d'abandonner la foi biblique ! Certains milieux évangéliques se sont sentis tellement inférieurs au plan de l'exercice de l'intelligence qu'ils ont peut-être bien fait, momentanément, de se protéger. Mais ce n'est quand même pas biblique. La Bible, d'une part, valorise l'exercice de l'intelligence et souligne que « la crainte de l'Éternel est le principe de la sagesse » : le mot « sagesse » désigne aussi une vision du monde, de ses lois, qui ont été instituées par Dieu. D'autre part, la Bible adopte une attitude positive : « Tout est à vous ! proclame Paul : le monde, la vie, le présent, l'avenir... Tout est à vous, et vous êtes à Christ ! » (1 Co 3 :21-23) L'attitude défensive face au monde ne prédomine pas dans l'Écriture. Elle contient des avertissements contre les mensonges du père du mensonge. Mais elle développe une attitude positive quant aux entreprises de connaissance, et quant à la réalité du monde. La stratégie obscurantiste est donc mal conçue bibliquement, et elle contribue à donner aux gens qui nous entourent une image d'une foi aux allures de réaction craintive, de consolation à bon marché, de peur d'affronter le monde.

L'approche dialectique

Deuxième réaction qui paraît mal conçue, de façon bien plus subtile : c'est de penser pouvoir maintenir ensemble, malgré leur contradiction, les deux pôles de la liberté responsable selon la Bible et du déterminisme négateur de la liberté des sciences. On appelle généralement « dialectique » ce type de pensée qui prétend pouvoir maintenir de façon légitime ce type de contradiction. Certains penseurs disent qu'il faut être dialectique, et ne pas chercher la cohérence. La contradiction est inévitable, et nous l'affirmons ! Un théologien fameux, néo-libéral, Rudolph Bultmann, dit sur ce point des choses très claires : l'homme moderne, dit-il, se conçoit ou bien entièrement comme « nature » (c'est-à-dire comme conditionné, comme un ensemble de mécanismes qui produisent leur résultat), ou bien comme « liberté », comme esprit : là, il est entièrement libre, il n'est conditionné en aucune façon. Le propre de la foi consiste à affirmer la liberté, face à tous les conditionnements déterministes que l'on reconnaît au plan de la raison. Paradoxalement. A l'opposé. Bultmann utilise le terme allemand « dennoch », « et pourtant » : c'est, pour lui, le mot-clé qui résume le message chrétien. Alors que l'homme moderne voudrait affirmer sa liberté, mais ne sait plus très bien le faire devant la démonstration de tous ses conditionnements, le chrétien, sans en donner de raisons (car cela dépasse toute raison) affirme : « et pourtant », je suis libre. Bultmann prétend que c'est le « et pourtant » que l'on trouve dans le

Psaume 73. Par analogie, il en fait le résumé de la foi chrétienne. Bien que conditionné à tous égards, je vais me comprendre juste à l'opposé.

Cette façon dialectique d'admettre l'objection, mais en même temps de la nier, ne s'accorde pas non plus avec l'Écriture. On ne voit nullement cela dans la Bible. Certes, il est question de mystères, mais cela ne veut pas dire que l'on élèvera la contradiction au rang de structure fondamentale de la pensée fidèle à la Bible. D'ailleurs, admettre la contradiction à un endroit permet de l'admettre n'importe où, et de maintenir une chose et son contraire. La Bible nous invite, à l'opposé, à chercher la cohérence : les apôtres disent « si », et « donc ». Ils raisonnent, tirent des conséquences, ce qui suppose une pensée cohérente. On ne peut donc pas considérer cette solution dialectique comme biblique. En fait, elle n'est même pas une solution : elle est un sursaut de désespoir. C'est une façon de dire : « Je n'y arrive pas, mais je revendique malgré tout. » Cette stratégie ne convient donc pas pour la réplique.

4. Pistes à suivre

Quelle sera donc notre stratégie, si les deux précédentes ne conviennent pas ? Elle fera l'objet du prochain article. J'en indique les têtes de paragraphes. Je relèverai d'abord l'inconséquence du point de vue déterministe que nous avons exposé. Je voudrais ensuite montrer que même dans le travail scientifique, il existe des objections que l'on peut élever à l'objection déterministe. Je montrerai aussi que les conditionnements ne sont incompatibles avec la liberté que si le système est fermé. Enfin, je tenterai de dire quelle est la place de ces conditionnements dans la vision biblique de l'homme et de ses rapports avec Dieu. C'est uniquement par le Dieu biblique que l'on peut affirmer à la fois les conditionnements, qui sont démontrés, et une liberté humaine responsable, mais créaturelle.

Henri Blocher